



HAL
open science

Des potiers de Nicée aux faïenciers d'Iznik : tradition maintenue ou fausse continuité ?

Véronique François

► **To cite this version:**

Véronique François. Des potiers de Nicée aux faïenciers d'Iznik : tradition maintenue ou fausse continuité ?. Anthony Cutler; Arietta Papaconstantinou. The Material and the Ideal. Essays in Medieval Art and Archaeology in Honour of Jean-Michel Spieser, 70, Brill, pp.177-187, 2007, The Medieval Mediterranean, 9789047431664. <10.1163/ej.9789004162860.i-296.26>. <halshs-00505547>

HAL Id: halshs-00505547

<https://shs.hal.science/halshs-00505547v1>

Submitted on 3 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

DES POTIERS DE NICÉE AUX FAÏENCIERS D'IZNIK : TRADITION MAINTENUE OU FAUSSE CONTINUITÉ ?

VÉRONIQUE FRANÇOIS

Vers la fin du XV^e siècle, au lendemain de l'installation du pouvoir ottoman à Istanbul, Iznik, alors un modeste village de quatre cents foyers, devint un important centre de fabrication de vaisselle de luxe en faïence peinte, réservée à la table du sultan et aux cercles des privilégiés de la cour puis, à partir du XVI^e siècle, le fournisseur principal des carreaux de revêtement destinés à l'ornementation des édifices de la capitale. Grâce aux archives ottomanes, aux fouilles ouvertes en divers endroits de la ville et à une étude approfondie des principaux types de faïence, le fonctionnement des ateliers et les caractéristiques de leurs productions, sont aujourd'hui assez bien connus. Cependant, une question reste encore sans réponse. Pour quelles raisons en effet, cette modeste localité, éloignée de 200 km d'Istanbul, fut-elle choisie pour implanter des ateliers qui fonctionnaient sous le contrôle de l'État ? L'hypothèse avancée par Julian Raby pour justifier ce choix était l'existence d'une tradition potière locale byzantine sur laquelle il fondait la continuité¹. Mais à l'époque, il ne possédait guère de données sur les productions byzantines dont il supposait l'existence. En 1997, les recherches que j'ai pu mener à Iznik sur des céramiques recueillies en fouilles et en ramassage de surface m'ont effectivement permis de démontrer l'existence d'une production locale de vaisselle de table². Cependant, la période d'activité de ces ateliers nicéens, comprise entre le Xe et la fin du XIII^e siècle, révélait l'impossibilité d'un *continuum*. La continuité était une réponse donnée à la question de l'implantation des officines ottomanes, j'en fais moi une interrogation, et je montrerai qu'elle n'existe pas.

¹ N. Atasoy et J. Raby, *Iznik. La poterie en Turquie ottomane* (Paris, 1990), pp. 19–22.

² V. François, « Les ateliers de céramique byzantine des ateliers de Nicée / Iznik et leur production (Xe-début XIV^e siècle) », *Bulletin de Correspondance Hellénique* 121 (1997), pp. 411–442 ; eadem, « La céramique byzantine et ottomane », dans B. Geyer et J. Lefort (éd.), *La Bithynie au Moyen-Âge, Réalités byzantines 9* (Paris, 2003), pp. 287–308.

1. *Facteurs objectifs d'implantation des ateliers de potier*

Les archéologues ont longtemps cru que le choix du lieu présidant à l'installation d'un atelier de potier était avant tout dicté par la proximité des matières premières nécessaires à la fabrication de la céramique, c'est-à-dire la terre, l'eau et le bois. La facilité d'approvisionnement était considérée comme l'argument majeur. Il est admis aujourd'hui que cette hypothèse n'est pas toujours fondée. L'argile, qui n'est pas un matériau rare, circule parfois sur de longues distances—plusieurs centaines de kilomètres—aussi n'est-il pas absolument nécessaire pour les artisans de s'installer à proximité immédiate des gisements³. Une réflexion sur les conditions d'apparition, de croissance ou d'échec des ateliers de potier a montré que le seul cadre géologique ne suffisait donc pas à justifier l'implantation d'une officine, le cadre historique entrant très largement en ligne de compte ainsi que les facilités de commercialisation de la production. De manière générale, l'observation de la localisation des vestiges d'ateliers médiévaux et modernes montre que les officines s'installaient dans les centres urbains ou, plus généralement, à leurs portes; ou en dehors des villes, dans des lieux qui permettaient l'accès au commerce maritime ou fluvial. Le plus souvent, la céramique était réalisée là où sa commercialisation était la plus aisée. C'est en gardant à l'esprit ces constatations que je chercherai à définir les conditions d'installation des ateliers byzantins de Nicée d'abord et des ateliers ottomans d'Iznik ensuite.

1.1. *Ateliers de potiers byzantins à Nicée*

L'activité potière byzantine à Nicée a été établie grâce aux ratés de cuisson de céramiques à pâte blanche et à pâte rouge retrouvés dans les fouilles ouvertes dans la ville—principalement dans le théâtre⁴—associés à une importante quantité de matériel et renforcée par des

³ H. Amouric, G. Démians d'Archimbaud, M. Picon, L. Vallauri, «Zones de production céramique et ateliers de potiers en Provence», dans *Actes du 5^{ème} Colloque sur la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Rabat 11-17 novembre 1991* (Rabat, 1995), pp. 35-44; R.-P. Gayraud, «Les céramiques égyptiennes à glaçure, IX^e-XII^e siècles», dans *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI^e congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence 13-18 novembre 1995* (Aix-en-Provence, 1997), p. 262; M. Centlivres-Demont, *Une communauté de potiers en Iran* (Wiesbaden, 1971), p. 25.

⁴ O. Aslanapa, Ş. Yetkin et A. Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations (The Second Round: 1981-1988)* (Istanbul, 1989); B. Yalman, «Iznik Theatre, 1982», *Anatolian Studies* 33 (1983), pp. 250-252; idem, «Iznik Theatre, 1983», *Anatolian Studies* 34 (1984), pp. 222-

analyses chimiques des pâtes d'un échantillonnage en partie représentatif de ces fabrications⁵. Mais nous ne savons rien sur les ateliers proprement dits, sur leur nombre, sur leur localisation, sur leur taille et sur leur mode de fonctionnement. Les vases rejetés en cours d'élaboration et les fragments de vaisselle retrouvés en fouilles livrent une sorte d'image en creux de l'activité artisanale mais rien de plus. Ils témoignent d'une fabrication de céramiques à pâte blanche et rouge, glaçurées au plomb. Les principaux types de poterie à pâte claire sont des *Glazed White Wares II*, des *Glazed White Wares IV* (Fig. 1: 1) et des *Polychrome Wares*—selon la typologie de J.W. Hayes⁶—qui s'échelonnent du Xe au début du XIIIe siècle⁷. A ces céramiques à pâte blanche succèdent, au début du XIIIe siècle, de petites coupes à pâte rouge fine, de couleur orange, parfois rouge brique, bien cuite et très dure, incisées, peintes à l'engobe ou champlévées (Fig. 1: 2, 3). Une glaçure plombifère très brillante de couleur orange, parfois jaune pâle ou pistache, est appliquée sur un engobe blanchâtre ou rosé. En l'absence de découvertes en stratigraphie, il est difficile de dater précisément ce matériel mais, sur la base d'analogies établies avec d'autres productions de Byzance et en fonction du cadre historique des découvertes, la production locale de vaisselle de table semble avoir débuté dès le Xe siècle et s'être poursuivie jusqu'à la fin du XIIIe.

Un accès facile aux matières premières a probablement contribué au développement de cette activité artisanale. Le bois et l'eau étaient présents en abondance et si on ne sait rien des lieux précis d'extraction de l'argile nécessaire à la fabrication de la vaisselle byzantine, il est certain que la région possédait ses propres gisements de terre argileuse rouge. Ainsi en témoigne une forte activité dans le domaine de la production de tuiles à l'époque ottomane, notamment au sud de Bilecik où les toponymes *kiremit ocaklı* (fours de tuiles) supposent l'existence d'ateliers de tuiliers dont des vestiges de fours ont par ailleurs été retrouvés à Iznik et à Elbeyli⁸. Une production de vaisselle argileuse,

223; idem, «Iznik Tiyatro Kazısı 1991», dans *XIV. Kazı Sonuçları Toplantısı, II, Ankara 25-29 Mayıs 1992* (Ankara, 1993), pp. 181-120.

⁵ Voir sur ce dernier point S.Y. Waksman et V. François, «Vers une redéfinition typologique et analytique des céramiques byzantines du type *Zeuxippus Ware*», *Bulletin de Correspondance Hellénique* 128-129 (2005, à paraître).

⁶ J.W. Hayes, *Excavations at Saraçhane in Istanbul, volume II: the Pottery* (Princeton, 1992), pp. 12-38.

⁷ François, «Les ateliers», pp. 411-442.

⁸ Merci à Irène Beldiceanu qui a attiré mon attention sur ces toponymes bithyniens

au XVe siècle, est aussi attestée à Bilecik, à 35 km au sud-ouest d'Iznik⁹. Mais le seul cadre géologique ne suffit pas à justifier l'implantation des officines à Nicée car, ce qui a probablement été déterminant dans l'installation d'artisans de la terre en ce lieu, c'est avant tout un contexte socio-économique favorable à la commercialisation de leur production de vaisselle fine et l'existence, tout au long de la période, d'une clientèle susceptible d'acquérir cette marchandise. La Bithynie, un carrefour des routes qui reliaient l'Asie Mineure à Constantinople, jouissait d'une grande prospérité grâce au rôle qu'elle jouait dans le commerce de transit à destination de la capitale. Et Nicée faisait partie des points-clefs de cette région¹⁰. De la fin du IXe à la fin du XIe siècle, aucun événement majeur ne vint troubler le développement de la province. La contrée était riche, les empereurs macédoniens y séjournaient et l'aristocratie de la capitale y investissait. Nicée était alors une ville prospère et peuplée. Les produits de son agriculture et de l'élevage alimentaient les marchés de la capitale et la table de l'Empereur¹¹. Après l'arrivée des Seldjoukides de Roum en Bithynie et leur brève occupation de Nicée qu'ils choisirent comme capitale et baptisèrent Iznik en 1075, la région ne retrouva plus son niveau d'activité antérieur même si, redevenue lieu de résidence impériale, elle recouvra une certaine prospérité liée à la richesse de son sol et à son artisanat, notamment aux ateliers de tissage de la soie. Après 1204, Nicée, choisie pour capitale de l'Empire du même nom, était aussi le cœur religieux du nouvel état—le siège du patriarcat en exil—, le lieu de couronnement des empereurs et un centre universitaire avec une école supérieure de philosophie accueillant peu à peu l'élite intellectuelle de Constantinople¹². Les signes de la vitalité économique étaient encore visibles, la Bithynie restant une zone de passage et d'échanges. Au XIIIe siècle, Nico-

relevés dans: Carte de Turquie, 1 / 200 000, (Ankara, 1951); Aslanapa, Yetkin et Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations*, pp. 95–96, 198.

⁹ Selon le chroniqueur Aşıkpaşazâde, les artisans chrétiens de cette ville étaient célèbres pour leurs poteries qu'ils vendaient à la foire hebdomadaire d'Eskişehir. Aşıkpaşazâde, *Tevârih-i Al-i 'Osman: 'Aşıkpaşazâde Tarîhi*, 'Ali Bey ed. (Istanbul, 1332/1914, reprint Londres, 1970), p. 12.

¹⁰ Sur les données historiques et économiques voir J.-C. Cheynet, «L'époque byzantine», dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, pp. 311–350; M. Gérolymatou, dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, pp. 473–484.

¹¹ Cheynet, «L'époque byzantine», p. 323.

¹² A. Bryer, «Nicaea, Byzantine City», *History Today* XXI, 1 (Londres, Janvier, 1971), pp. 29, 30; R. Bondoux, «Les villes», dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, pp. 396–399.

las Mésarités s'extasiait devant l'éblouissante blancheur des murailles et l'empereur Théodore II Lascaris affirmait «Je courrai à travers tout le monde et je reviendrai à Nicée, car il n'existe pas de ville plus belle¹³». Dans un tel contexte, on ne sera pas surpris qu'un artisanat local ait subvenu aux besoins en vaisselle fine d'une population nombreuse et, pour une partie, aisée. Jusqu'à la fin de la domination byzantine sur la ville, les conditions nécessaires à l'écoulement des poteries semblaient réunies.

1.2. *Ateliers de potiers ottomans à Iznik*

La proximité des matières premières n'apparaît pas comme une raison déterminante pour l'installation des officines ottomanes de faïences à Iznik. En effet l'argile n'entraîne qu'en très petite quantité dans la préparation de la pâte artificielle de ces productions de luxe et nous savons par les textes qu'une partie des matériaux était importée. Les faïences d'Iznik ont une pâte composite constituée à 80 % de silice—du quartz ou du sable—, de fritte vitreuse et d'une petite proportion d'argile blanche (10 %) ¹⁴. Si les cailloux de quartz ou les silex pouvaient être recueillis dans le lit de rivières asséchées, en dépit de la présence de cours d'eau à proximité d'Iznik, il est techniquement impossible de préciser la nature du quartz utilisé par les potiers. Cependant, il est permis de croire que les artisans utilisaient du sable prélevé dans la région comme en témoigne, en 1677, le voyageur anglais John Covel qui signalait l'existence à Ömerli Köy, à 6 ou 8 lieues à l'est d'Iznik, de carrières d'un excellent sable blanc—un gisement tout à fait à même de répondre aux besoins des faïenceries selon Julian Raby¹⁵. Dans la préparation de la fritte, les artisans mêlaient au quartz du plomb et de la soude. Cette dernière était importée d'Afyon Karahisar comme l'indiquent les textes¹⁶. Enfin l'argile blanche indispensable pour la plasticité pouvait provenir de gisements régionaux, peut-être de celui de

¹³ Textes cités par E. Malamut, «Les voyageurs à l'époque médiévale», dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, p. 481.

¹⁴ M. Tite, «Iznik Pottery: An Investigation of the Methods of Production», *Archaeometry* 31 (1989), pp. 115–132; Atasoy et Raby, *Iznik*, p. 50.

¹⁵ J. Raby, «A Seventeenth-Century Description of Iznik-Nicea», *Istanbul Mitteilungen* 26 (1976), pp. 158–160, 182.

¹⁶ En septembre 1590, un *firman* fut expédié au *kadı* de Karahisar avec l'ordre d'envoyer 200 *kantar* de soude à Iznik. Atasoy et Raby, *Iznik*, p. 52.

Karacalar à Verdlü, à proximité de Lefke¹⁷. L'approvisionnement en eau et en bois de chauffe—vraisemblablement du bois de pin—ne se posait pas étant donné la proximité du lac et la richesse en bois de la région qui, au cours du XVI^e siècle, fournissait du bois à brûler pour Topkapı Sarayı¹⁸. Mais l'accès aux matières premières n'a sans doute pas été déterminant puisque, au début du XVIII^e siècle, quand les fours d'Iznik se sont éteints, Ahmed III a transféré l'industrie de la céramique frittée à Tekfur Sarayı en plein cœur d'Istanbul. Si les conditions naturelles ne peuvent être retenues pour justifier du choix de cette implantation à Iznik, l'existence d'un marché potentiel pour cette production est aussi à écarter. En effet, la vaisselle produite à Iznik n'était pas destinée, en premier lieu, à alimenter un marché libre. Si les ateliers et les fours étaient aux mains de propriétaires privés, l'État contrôlait les décors—les ateliers de dessinateurs ou *nakkashane* fournissaient les modèles—, la qualité, les prix et l'écoulement des productions. La cour n'avait pas de monopole sur la fabrication des pièces de forme et des céramiques architecturales mais elle exerçait un contrôle par l'intermédiaire du bureau de l'Architecte en chef à Istanbul¹⁹. Plusieurs *firman*s interdisaient aux potiers qui fabriquaient des carreaux pour l'État de travailler pour des particuliers ou de vendre leurs produits à des marchands avant d'en avoir terminé avec les commandes sultaniennes et il leur était par ailleurs défendu de diffuser leurs articles dans d'autres provinces. La surveillance locale était assurée par le chef des potiers et par le *kadı* ou juge. Mais le contrôle étatique n'était pas absolu, si l'essentiel de la production était destiné au sultan, l'élite ottomane résidant à Istanbul pouvait se fournir au marché de la capitale où les potiers d'Iznik vendaient à des détaillants²⁰. A Iznik même, il est peu probable que ces vases trouvaient des acheteurs car, d'une part, les voyageurs s'accordent à décrire une ville peu peuplée et misérable même à l'âge d'or de la production, au XVI^e siècle et, d'autre part, du point de vue commercial, dès les XIV^e et XV^e siècles, Iznik fut supplantée par Bursa et ne joua plus aucun rôle dans le négoce de l'Empire²¹. L'acheminement de la céramique ne devait par ailleurs pas être très facile

¹⁷ R.B. Mason et M.M. Mango, «Glazed 'Tiles of Nicomedia' in Bithynia, Constantinople and Elsewhere», dans C. Mango et G. Dagron (éd.), *Constantinople and its Hinterland* (Aldershot, 1995), p. 323.

¹⁸ Atasoy et Raby, *Iznik*, pp. 22, 62.

¹⁹ Ibidem, 273.

²⁰ Ibidem, 22.

²¹ H. Inalcik, *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300–1600* (Phoenix, Londres, 3e

entre Iznik et la capitale car quels que soient les itinéraires empruntés, maritimes ou terrestres, tous avaient leurs inconvénients tels que les obstacles naturels, les incertitudes de la navigation ou les ruptures de charges qui ne favorisaient guère le transport de vaisselle, marchandise fragile s'il en est²². À bien des égards donc la région d'Istanbul aurait été un emplacement plus favorable pour implanter des ateliers chargés en priorité de fournir vaisselle et carreaux au sultan.

2. À la recherche du continuum entre ateliers byzantins et ateliers ottomans

Si selon l'hypothèse de Julian Raby, le choix d'Iznik par l'autorité ottomane pour installer les ateliers est fondé sur une activité potière locale plus ancienne, il devrait être possible de retracer les phases successives de production en identifiant notamment les premières céramiques ottomanes qui auraient succédé à la vaisselle byzantine. Or se pose ici un problème chronologique puisque aucune fabrication locale ne peut être assignée à Iznik avant la fin du XV^e siècle.

L'étude comparative des productions byzantines de Nicée laisse croire que la période d'activité des ateliers fut comprise entre le Xe et la fin du XIII^e siècle. Et si quelques vases importés, de type *Elaborate Incised Ware*, datés de la fin XIII^e–XIV^e siècle²³, font partie des découvertes nicéennes, aucun indice matériel ne témoigne en faveur du maintien d'une activité potière byzantine dans la ville au-delà du XIII^e siècle²⁴. Cette constatation basée sur un examen des principales trouvailles exposées au musée et entreposées dans les réserves va à l'encontre de

impression, 1997), pp. 121–126; M. Gérolymatou dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, pp. 489–491.

²² Sur les obstacles naturels et les divers itinéraires terrestres et maritimes entre Constantinople et Nicée, voir: J. Lefort, «Les communications entre Constantinople et la Bithynie», dans Mango et Dagron, *Constantinople and its Hinterland*, pp. 207–218; idem, «Les grandes routes médiévales», dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, pp. 461–472; J.-P. Grémois, «Du golfe de Nicomédie au lac de Nicée. L'apport des voyageurs (XV^e–XX^e siècle)», dans Geyer et Lefort, *La Bithynie au moyen âge*, pp. 509–534.

²³ Pour une synthèse sur ce type voir V. François, «*Elaborate Incised Ware*: un témoin du rayonnement de la culture byzantine à l'époque paléologue», *Byzantinoslavica* 61 (2003), pp. 151–168.

²⁴ Ceci est en contradiction avec ce que j'écrivais en 1997, mais un réexamen des données m'a conduit à modifier ma première interprétation.

ce que Julian Raby prétendait, c'est-à-dire que de grandes quantités de céramique d'époque paléologue avait été découvertes à Iznik²⁵. Le contexte historique ne se prêtait d'ailleurs pas au maintien d'une production car, suite au transfert de la capitale de l'Empire byzantin à Constantinople en 1261, Nicée avait perdu de sa magnificence. Le gouvernement en exil s'en était retourné et une partie de la population, la plus aisée, avait sans doute suivi. A la suite d'un siège de deux ans puis de la prise de la ville en mars 1331 par les troupes d'Orhan, la ville s'était encore dépeuplée. Les chrétiens effrayés par l'arrivée des musulmans avaient émigré en masse vers Constantinople. Dans ce contexte, à supposer que les potiers byzantins n'aient pas encore pris la fuite, la disparition d'une bonne partie de leur clientèle les a sans doute contraints à partir, eux aussi.

Excepté les nombreux fragments de faïence, sur lesquels nous ne reviendrons pas, les fouilles ouvertes à Iznik ont-elles livré des productions représentatives d'une transition byzantino-ottomane? L'examen des données matérielles permet de distinguer deux types à pâte argileuse rouge habituellement considérés comme les premières fabrications ottomanes des ateliers d'Iznik et souvent associés dans les fouilles des fours. Il s'agit d'une part de la «céramique de Milet» et d'autre part de coupes peintes à l'engobe sous glaçure plombifère. La *Miletus Ware* comprend des vases à pâte argileuse rouge, engobés, ornés de décors floraux et géométriques d'inspiration chinoise peints au bleu de cobalt ou plus rarement en pourpre et vert sous une glaçure plombifère incolore ou peints en noir sous une glaçure bleu turquoise teinte vraisemblablement au cuivre, parfois les motifs peints sont soulignés par une ligne incisée (Fig. 2: 4-6). Trouvée en grande quantité à Milet, cette céramique fut d'abord attribuée à ce site et lui doit son nom²⁶. Mais les fouilles ouvertes à Iznik par Oktay Aslanapa dans les années 1960 puis reprises de 1981 à 1988 ont montré que cette poterie était fabriquée dans la ville comme en témoignent les centaines de fragments mis au jour, les vases rejetés en cours de fabrication et un four effondré sur sa charge constituée essentiellement de coupes de ce type²⁷. D'autres centres producteurs ont été repérés ailleurs en Ana-

²⁵ Atasoy et Raby, *Iznik*, p. 22.

²⁶ F. Sarre, «Die Keramik der Islamischen Zeit von Milet», dans *Das Islamische Milet, Milet III*, 4 (Berlin, 1935), pp. 72-75.

²⁷ Aslanapa, Yetkin et Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations*, p. 25; Nurşen Özkul,

tolie: un four associé à cette production a été retrouvé aux environs même d'Iznik, à Dereköy²⁸; des rebuts de cuisson ont été repérés à Kütahya²⁹, à Akcaalan près d'Ezine en Troade³⁰ et il est probable que la région d'Aphrodisias peut être considérée à son tour comme un centre de fabrication³¹. Les pâtes argileuses, de diverses natures, témoignent bien d'une multiplicité des ateliers. Les bases sur lesquelles la datation de la «céramique de Milet» est établie sont assez floues et c'est ce qu'il convient d'examiner avec plus d'attention puisque cette poterie est considérée comme la première production ottomane d'Iznik. Bien que les fouilles d'Iznik n'aient pas livré d'indice quant aux dates de fabrication, Oktay Aslanapa envisage une période comprise entre le milieu du XIV^e et le milieu du XV^e siècle³² mais cette datation doit être reconsidérée sur la base des indications fournies par d'autres découvertes. A Milet, trouvée en dehors de tout contexte stratigraphique, cette vaisselle importée peut être assignée à une époque postérieure à l'annexion de la ville par les Ottomans en 1424³³ et, dans les fouilles de Saraçhane Camii à Istanbul³⁴, absente des couches d'époque paléologue, elle est en revanche abondante dans les premiers niveaux ottomans, c'est-à-dire vers 1460-1470, et dans des contextes datés de 1520. Par ailleurs l'examen des décors de la *Miletus Ware* fournit un indice supplémentaire pour replacer sa date de fabrication vers la fin du XV^e siècle puisque l'ornementation de cette céramique est fort proche de celle d'une production d'époque timouride d'Iran du Nord-Ouest, la vaisselle dite de Koubatcha³⁵, probablement fabriquée à Tabriz et attribuée, sur la

«Miletus Wares found in Iznik Roman Theatre Excavations», dans *Art turc, 10^{ème} Congrès international d'art turc, Genève, 17-23 septembre 1995, Fondation Max Van Berchem* (Genève, 1999), pp. 347-554.

²⁸ Aslanapa, Yetkin et Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations*, p. 161.

²⁹ F. Şahin, «Kütahya çini-keramik sanatı ve tarihinin yeni buluntular açısından değerlendirilmesi», *Sanat Tarihi Yılı 9-10* (1979-1980), pp. 259-273; A. Akarca, «Çanakkale'de yeni bir çanak çömlek merkezi», dans *VIII. Türk Tarih Kongresi (Ankara, 11-15 ekim 1976), Kongreye Sunulan Bildiriler I* (Ankara, 1979), pp. 501-506.

³⁰ J.W. Hayes, «A Late Byzantine and Early Ottoman Assemblage from the Lower City in Troia», *Studia Troica* 5 (1995), 198, note 11, 205, n° 58-59.

³¹ V. François, «Eléments pour l'histoire ottomane d'Aphrodisias: la vaisselle de terre», *Anatolia Antiqua* IX (2001), pp. 147-190.

³² Aslanapa, Yetkin et Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations*, p. 26.

³³ K. Erdmann, «Neue Arbeiten zur türkischen Keramik», *Ars Orientalis* 5 (1963), pp. 191-219.

³⁴ Hayes, *Excavations at Saraçhane*, p. 238.

³⁵ A. Lane, *Later Islamic Pottery. Persia, Syria, Egypt, Turkey* (Londres, 1957), pp. 34-36, fig. 20.

base de dates peintes au revers des coupes, à la deuxième moitié du XV^e siècle³⁶. L'autre production nicéenne, associée aux «céramiques de Milet», consiste en coupes ornées de rinceaux végétaux couvrants peints en relief à l'engobe sous une glaçure plombifère verte, jaune ou orange³⁷ (Fig. 2: 7). Ces arabesques et ces rinceaux fleuris empruntés aux répertoires ornementaux chinois et seldjoukide semblent être des copies abâtardies des premières faïences d'Iznik de style *Rumi-Hatayi* de Baba Nakkaş produites entre 1470 et 1520³⁸. Cette communauté de style, une source d'inspiration semblable et une coexistence sur les lieux de consommation laissent croire que ces trois productions étaient contemporaines. Des artisans, iraniens ou instruits aux modes timourides, sont venus s'installer à Iznik—même s'il reste à définir ce choix—et tandis que certains d'entre eux fabriquaient de la vaisselle frittée à destination de la cour, d'autre réalisaient, avec des moyens plus modestes, une terre cuite destinée à une clientèle moins fortunée. Si cette hypothèse est retenue, il faut alors envisager un début de production de la «céramique de Milet» et de la vaisselle peinte à l'engobe autour de 1470, soit plus d'un siècle et demi après l'arrêt vraisemblable des officines byzantines. Il paraît difficile, dans ces conditions, de parler de tradition maintenue.

A la recherche d'une production de transition byzantino-ottomane il convient d'écarter également les grandes coupes à glaçure plombifère, de facture assez grossière, réalisées dans une pâte argileuse, peu épurée et grossièrement travaillée, trouvées en nombre à Iznik³⁹. Si les tech-

³⁶ J. Soustiel, *La céramique islamique* (Fribourg, 1985), 210; Atasoy et Raby, *Iznik*, p. 82.

³⁷ Aslanapa, Yetkin et Altun, *The Iznik Tile Kiln Excavations*; N. Özkul Findik, *Iznik Roma Tiyatrosuyu Kazı Buluntuları (1980-1995) Arasındaki Osmanlı Seramikleri* (Ankara, 2001), pp. 30-34.

³⁸ Le maître artisan Nakkaş Ali aurait puisé son inspiration au contact de la culture timouride à l'occasion de sa captivité à Samarkand. En effet, comme à son habitude lorsqu'il a conquis une ville, Timour Lang après sa victoire contre Bayezid Ier, à la bataille d'Ankara en 1402, a déporté les meilleurs artisans vers Samarkand, dont Nakkaş Ali. Libérés par décret en 1411, un certain nombre de ces hommes ont regagné leur pays d'origine, imprégnés de la culture timouride et c'est le cas de Baba Nakkaş qui a coordonné le travail de l'équipe des *Maîtres de Tabriz* pour la décoration de la *Yeşil Cami*, de la *medrese* et du mausolé de Mehmet Ier à Bursa entre 1419 et 1424 dont l'esthétique et les techniques de fabrication des carreaux appartiennent à la tradition timouride. Il fut le premier artiste à introduire le style timouride chez les Ottomans même si d'autres artisans de Transoxiane prirent une part active à la production de carreaux de revêtement. Atasoy et Raby, *Iznik*, pp. 76-95; G. Necipoğlu, «From International Timurid to Ottoman: a Change of Taste in Sixteenth-Century Ceramic Tiles», *Muqarnas* VII (1990), pp. 136-170.

³⁹ V. François, «Céramiques ottomanes de tradition byzantine d'Iznik», *Anatolia*

niques de traitement de surface—l'incision, le champlévé et la peinture et la peinture à l'engobe—et la glaçure au plomb brillante les désignent comme des descendants possibles des productions byzantines (Fig. 2 : 8), ces coupes de grandes tailles peuvent être datées, sur la base d'analogies entretenues avec du matériel mis au jour dans les fouilles de Saraçhane Camii et de Bodrum Camii à Istanbul, du XVI^e siècle⁴⁰.

Ainsi donc plusieurs types de céramiques, tous à pâte argileuse, étaient fabriqués à Iznik vraisemblablement dès la fin du XVe siècle pour les « céramiques de Milet » et les vases peints à l'engobe de style timouride et au XVI^e pour les productions plus grossières. Mais on ne trouve pas trace, parmi ces objets, de vaisselle du XIV^e siècle qui aurait pu assurer la liaison entre la tradition byzantine et les premières fabrications ottomanes. Ce matériel « transitoire », essentiel à l'hypothèse du *continuum*, fait défaut.

La mise en évidence d'une production byzantine à Nicée dès le Xe siècle et sa disparition à la fin du XIII^e ainsi que l'absence de céramiques de tradition byzantine ou ottomane avant le troisième quart du XVe indiquent qu'il n'y a sans doute pas eu de continuité dans la fabrication de vaisselle à Iznik. Lors de la reprise de l'activité potière, la structure de production a changé : on est passé d'un artisanat urbain à un rassemblement de potiers en village spécialisé. Cette création *ex-nihilo* des faïenceries sous contrôle impérial dans cet endroit retiré à la fin du XVe siècle est certes à mettre en relation avec la prise de Constantinople—jusqu'à cette date, les sultans avaient changé de capitale au gré de leur conquête, et l'installation ferme du pouvoir à Istanbul mettant un terme à l'instabilité de la cour généra de nouveaux besoins dont une vaisselle d'apparat pour laquelle il fallut organiser la fabrication—mais le choix d'Iznik reste mystérieux puisqu'il ne peut plus être justifié par une continuité de production depuis l'époque byzantine.

Antiqua IV (1996), pp. 231–245; N. Özkul Findik, *Iznik Roma Tiyatrosuyu Kazı Buluntuları*, pp. 85–159.

⁴⁰ Hayes, *Excavations at Saraçhane*, p. 274, fig. 138, 9; fig. 112, pl. 47g; 307, n° 27; idem, « The Excavated Pottery from the Bodrum Camii », dans C. L. Striker (éd.), *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul* (Princeton, 1981), p. 40, BC 44, fig. 80, f; 84, a.

